

— Veuillez vous asseoir ! dit-il en montrant un siège. Vous devez être fatigué.

— Pas trop ! dit Armand. J'avais cependant un très spirituel compagnon de voyage qui m'a raconté sur votre existence des choses merveilleuses fort au-dessus de votre réputation qui, cependant, est immense.

Le Fulminante salua.

— Monsieur, dit-il, vous êtes je ne dirai pas le bienvenu, mais le trop bienvenu.

— Pourquoi, de grâce ?

— Parce que je souhaitais vous prendre ? Vous valez cher.

— Voilà précisément ce qui m'amène. Je viens vous détromper.

Le Fulminante eut un geste de dénégation.

— Permettez ! dit Armand. Si je valais aussi cher que vous pensez, serai-je ici dans vos mains ? Je me suis dit que ma démarche vous prouverait ma sincérité.

— Monsieur, pour sauver un ami sans donner de millions on peut risquer sa vie quand on est aussi audacieux que vous l'êtes. Mais causons. Je vais vous questionner. Vous prétendez ne pas être très riche, n'est-ce pas ?

— J'affirme que je ne le suis point.

— Vous vous donnez toujours comme neveu de mon prisonnier, homme d'une fortune moyenne.

— Certainement.

— Eh bien, vous mentez.

— Moi !

— Oui... vous ! Vous faites passer pour votre oncle, un homme qui n'est même pas votre parent. Vous appelez votre sœur une jeune fille dont vous êtes le fiancé.

— Tiens ! fit tranquillement Armand, de qui diable avez-vous appris cela ? C'est la vérité, du reste.

— Et vous mentez !

— Non, je... ne... mentais pas ? Ecoutez-moi.

— Je suis curieux, monsieur, de savoir comment vous allez vous tirer de là.

— Oh ! très franchement, très loyalement, très simplement, je vous assure. Je croyais qu'une seule chose vous intéressait ; ma position de fortune. Mes affirmations ne portaient que sur un point, le reste étant indifférent. Car que vous importe, si le prisonnier est mon oncle et si mademoiselle Fernande est ma fiancée ?

— Il importe énormément ! Tout ce mystère ne peut que confirmer les renseignements qui me sont donnés.

Armand haussa les épaules.

— On vous a trompé ! fit-il.

Et il demanda :

— Êtes-vous sûr que personne ne vous entend, personne, vous me comprenez.

— Ceci, je le garantis.

— Eh bien, je vais vous conter une histoire intéressante. Vous êtes bon prince ; je suis sûr qu'avec dix millions vous vous contenterez !

— Dix millions ! s'écria le Fulminante.

Il était profondément étonné.

Que le lecteur n'oublie pas que le chef ignorait l'histoire de l'héritage ; en demandant une rançon énorme, il n'avait qu'un but : rendre la délivrance impossible. Mais voilà qu'Armand parlait de dix millions avec un accent qui forçait la conviction ! N'y avait-il pas de quoi stupéfier le Fulminante,

— Monsieur, dit Armand, je vais vous mettre au courant de mes affaires et de celles de M. Lenoël. Car votre prisonnier s'appelle M. Lenoël.

— Je le sais ! dit le Fulminante.

— Ah ! vous le savez ! Mais vous ne devriez pas ignorer que M. Lenoël, moi et ma fiancée, nous héritons de soixante et quinze millions à nous trois. La personne qui vous a renseigné sur le reste ne vous a point dit cela.

— Non ! dit le chef.

Nier eût été impossible.

— Eh bien, dit tranquillement Armand, vous vous faites flouer par cette personne-là !

Puis en riant :

— A votre place, je serais vexé.

Un éclair brilla sous le masque dans les yeux du Fulminante.

Armand reprit :

— Je viens vous proposer mieux que six millions : je vous en offre dix. Je vois votre jeu maintenant. Nous avons été découvert par une certaine personne qui veut nous faire disparaître pour être seule à hériter de cette fortune qui se monte en totalité à plus de cent millions bien liquidés. Cette personne est venue à Naples et elle a réclamé votre concours. Mais elle ne vous a pas confié le secret pour payer votre assistance moins cher. Je viens moi carrément, nettement en galant homme vous offrir large part. Voyez qui se conduit le mieux de cette femme ou de moi.

Le Fulminante paraissait frappé de ces révélations : il doutait encore cependant. Armand pour le convaincre lui raconta tout le drame dont nous avons successivement déroulé les phases sous les yeux du lecteur ; certain à cette heure d'avoir été découvert par la comtesse, il montrait une grande habileté en jouant franc jeu avec le Fulminante. Certes il eût gagné la partie, si le chef n'eût été épris de Fernande ; par malheur, il l'aimait d'autant plus maintenant qu'Armand mort, la dot devenait colossale. Quant Armand eut terminé, il dit au Fulminante pour conclure :

— Il faut, monsieur accepter mon offre et me renvoyer vite à Naples. Ma fiancée y est seule exposée aux coups terribles que sait frapper la comtesse et...

Le Fulminante se leva précipitamment et dit d'une voix émue :

— Au sujet de Mlle Fernande, je vais donner des ordres. Veuillez m'attendre. Rassurez-vous surtout ! Avant une heure bonne garde sera faite sur les jours de cette jeune fille.

Le Fulminante aimait Fernande d'un tout autre amour que celui qu'il éprouvait pour la Zinzinetta ; mais, pour être plus tendre et moins ardente, cette passion n'en était pas moins plus forte. Il s'empressa de faire télégraphier à Naples.

Puis il demanda la comtesse et envoya Cascarillo prier Armand de l'attendre ; il s'enferma avec Ellora dans une des chambres de la grotte. Entre ces deux rudes joueurs la lutte allait donc s'engager.

Le Fulminante invita la comtesse à s'asseoir, ce qu'elle fit en attachant un regard sur le masque de son adversaire dont elle cherchait à pénétrer la pensée.

— Signora, dit celui-ci, je vous prie de m'écouter attentivement et de me répondre nettement.

— Je suis prête ! dit-elle. Que voulez-vous de moi ?

— Est-ce bien l'amour, l'amour seul qui vous pousse vers ce jeune homme ?

— Oui, dit-elle nettement.

— Vous n'avez pas d'arrière pensée ?

— Non certes.

— Et sous cette grande passion ne se cache pas le désir d'épouser ou de tuer un riche héritier ?

Armand a parlé, se dit la comtesse.

— Je pose l'alternative ! fit le Fulminante parce que vous pouvez avoir à le tuer, s'il n'épouse pas.

— Capitaine, dit Ellora, j'aime... voilà tout ! Aimez de votre côté. Épousez si bon vous semble.

— Les millions existent-ils réellement ? demanda-t-il brusquement.

— Sans hésiter, elle répondit :

— Oui !

Ils trouvaient tous deux nécessaire de jouer carte sur table.

— Nous sommes en face d'une situation parallèle ! dit